Document generated on 06/01/2025 8:43 a.m.

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Daniel Poliquin, *Le Roman colonial*, essai, Montréal, Boréal, 2000, 262 p.

Doric Germain

Number 109, Winter 2000–2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41560ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Germain, D. (2000). Review of [Daniel Poliquin, *Le Roman colonial*, essai, Montréal, Boréal, 2000, 262 p.] *Liaison*, (109), 48–48.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le *Roman colonial* de Daniel Poliquin

Doric Germain

Il était grand temps qu'un Franco-Ontarien dise leurs quatre vérités aux nationalistes québécois et nul n'était mieux placé que Daniel Poliquin pour le faire. On connaissait déjà son mépris pour la victimisation par le cousin Irénée du *Canon des Gobelins*, son dédain pour le dogmatisme par le professeur Yelle dans *L'Obomsawin* et son rejet de la fixité identitaire à travers le narrateur de ce roman. Dans *Le Roman colonial*, la cible visée se précise : le nationalisme québécois qui réunit ces trois caractéristiques.

Daniel Poliquin, *Le Roman colonial*, essai, Montréal, Boréal, 2000, 262 p.

Le *Roman colonial* se situe à la frontière de l'essai et de l'œuvre de fiction. Il débute et se termine avec des personnages fictifs qui illustrent la thèse, mais l'ensemble de l'œuvre relève de l'essai classique. Poliquin nous avait déjà habitués à ce métissage des genres dans *Le Canon des Gobelins* qui se donne pour un recueil de nouvelles mais dont les liens entre les nouvelles sont si nombreux que l'ensemble constitue en fait un roman. Ce jeu avec le lecteur n'est pas gratuit. Il est typique de Poliquin qui, comme ses œuvres, ne se laisse pas aisément définir et refuse de se laisser enfermer dans un genre, une interprétation, une croyance ou une identité : c'est justement cette étroitesse d'esprit et cette imperméabilité aux autres qu'il reproche aux nationalistes québécois dans son essai.

J'ai ri souvent en lisant *Le Roman colonial* et applaudi à plusieurs reprises. L'auteur dit bien haut et avec beaucoup de verve ce que bien des Franco-Ontariens pensent mais ne sauraient exprimer si bien : le nationalisme québécois est figé, revanchard, dogmatique et nombriliste. Les exemples abondent pour le démontrer, tirés de l'histoire, de l'actualité, de la littérature, de partout enfin. La documentation de Poliquin, sa culture générale et sa compréhension des événements sont impressionnantes : traducteur d'une dizaine d'œuvres canadiennes-anglaises et américaines, interprète à la Chambre des communes (il a été aux premières loges de plusieurs débats auxquels il fait allusion), diplômé en littérature allemande et en littérature française, Poliquin a à son crédit neuf œuvres de fiction publiées depuis 1982. Son essai démontre sans peine que les « dead ducks » de René Lévesque peuvent encore voler haut et que les « cadavres encore chauds » d'Yves Beauchemin ont encore de la vigueur.

On pourrait reprocher à Poliquin de pratiquer l'« overkill », de s'acharner sur ses victimes et de s'attaquer à leur personne. Il n'était pas nécessaire de souligner que l'épouse de Lucien Bouchard est d'origine américaine et qu'il a prénommé ses fils Alexandre d'après Alexandre Le Grand et Simon d'après Simon Bolivar. On croirait lire Voltaire dénonçant au monde l'hypocrisie de Jean-Jacques Rousseau, théoricien de l'éducation abandonnant ses propres enfants. Poliquin revendique le droit pour l'individu de faire ses propres choix. Il devrait laisser aussi ce droit aux autres.

N'empêche qu'il exprime un sentiment fort répandu en Ontario français, à savoir que le nationalisme québécois a besoin de la querelle avec Ottawa pour survivre, qu'il entretient avec soin toutes sortes de mythes sur son long martyre aux mains des méchants anglais et qu'il fait bon marché des francophones à l'extérieur du Québec. Si l'essai de Poliquin ne servait qu'à déclencher un processus d'examen de conscience chez les nationalistes bornés, ce serait toujours ça de pris. D'ailleurs, s'ils font cet examen honnêtement, la culpabilité ne peut manquer de leur venir. Ce serait même déjà commencé et cela semble plutôt douloureux si j'en juge par le ton méprisant et la mauvaise grâce évidente de certains critiques québécois (voir Louis Cornellier, « Quand Poliquin polémique » dans *Le Devoir*, 21-22 octobre 2000).

L'essai de Poliquin m'enthousiasme tellement que j'ai envie d'y ajouter mon grain de sel à moi aussi. C'est vrai qu'elle dure depuis un peu beaucoup longtemps la crise d'adolescence du Québec. Ici, on a tous bien hâte qu'il en sorte.

Doric Germain est professeur de littérature à l'Université de Hearst.